

Directeur politique : H.-D. COLLIN
ABONNEMENTS
Ville de Metz : 3,30 M.
Alsace-Lorraine, Allemagne : 3,32 M.
France : 36 fr.
Six mois : 18 fr.
Trois mois : 10 fr.

Le Lorrain

Rédaction et Administration :
14, RUE DES CLERCS, METZ — Téléphone N° 31
ANNONCES
La petite ligne 20 Pl.
RECLAMES
La ligne 50 Pl.
Les annonces sont reçues aux bureaux du journal
14, rue des Clercs, à Metz
et dans toutes les Agences à l'étranger.

Saverne au Sénat

Il y a quelques jours, le Dur's Elsass donnait, à sa première page, une Alsacienne soufflée sur chaque joue. Samedi prochain, il pourra prendre quelque un d'autre pour représenter notre gouvernement : une Germania, par exemple, qui vient de recevoir à son tour un double soufflet, le premier très largement appliqué par la seconde Chambre la semaine dernière, le second, plus court, aussi sec et non moins significatif, envoyé avant-hier par la Chambre haute. Car on avait presque épuisé que le vénérable Sénat, composé d'éléments plus calmes et d'ordinaire ennemis de toute opposition sérieuse, ne clamerait pas très fort à propos de Saverne, et même ne clamerait pas du tout. On s'est trompé, heureusement. Comme l'expliquait hier notre correspondant, la séance s'était préparée très rapidement, et les Alsaciens seuls ont pu signer la motion, mais elle a été votée par 33 membres sur 38 présents : c'est un résultat considérable, étant donnée la composition du Sénat et la bonne volonté de quelques-uns des signataires et des votants vis-à-vis de tout ce qui est allemand. Quoiqu'on ait voulu ostensiblement ménager le gouvernement, le soufflet qu'il vient de recevoir de ses soutiens et de ses protecteurs les plus avérés, n'en retiendra pas moins d'une manière très sonore dans tous les échos de l'opinion.

Il nous faut noter d'abord que les généraux von Arnim et von Mosner, tout en soutenant le point de vue militaire, ont blâmé l'attitude du trop fameux lieutenant, et que le premier, après avoir fait l'éloge des Alsaciens comme soldats, a engagé les Alsaciens-Lorrains à faire entre leur fils dans le corps des officiers ; mais il n'a pas dit qu'on serait plus commode désormais pour les recevoir qu'on ne l'a été ces temps derniers vis-à-vis de certains jeunes Lorrains qui voulaient devenir officiers de réserve. Nous savons gré à ces très honorables sénateurs d'avoir ainsi parlé. Comme militaires, et dans leur situation personnelle vis-à-vis de l'armée et de l'Empereur, on ne pouvait guère leur demander davantage. Il est significatif aussi qu'ils n'aient plus été là au moment du vote : quel que soit le motif de leur absence, l'heure tardive ou autre chose, on peut encore l'interpréter comme une diminution de leur discours et, par conséquent, comme une adhésion par ricochet ou blâme que recevait le gouvernement par le vote de la motion.

Nous devons remercier aussi MM. Schwander et Ungemach de ce qu'ils ont protesté contre la réputation fautive et imméritée qu'on fait à l'Alsace-Lorraine : cela nous cause du préjudice au point de vue économique et au point de vue politique. Il n'existe point pour nous de tribunal supérieur où nous puissions appeler contre les calomnies que l'on fait ou qu'on laisse débiter contre nous dans tout l'Empire : au contraire, pour prouver que nous avons tort, on prépare des lois d'exception. Il est établi clair comme le jour que les officiers n'ont pas eu raison et c'est nous qui allons être punis ! Et on appelle cela de la civilisation et de la justice ! Il paraît que cela doit être ainsi en Allemagne puisque, d'après ce que l'on annonce, nos députés n'auraient pas trouvé au Reichstag les signatures nécessaires pour refaire à leur compte au Parlement allemand l'interpellation nouvelle qui s'imposait. S'il en était ainsi, le terrain gagné l'année dernière pour le rapprochement des immigrés et des indigènes serait de nouveau perdu. Tant pis ! Est-ce pour eux ou pour nous ? L'avenir le dira.

Mais pourquoi continuer cette glose sur les discussions du Sénat ? Un fait nouveau couvre tout ce qui vient de se passer : l'Empereur a décoré le colonel von Reuter ! Je ne relèverai pas ici la verve cinglante avec laquelle M. Blumenthal a brillamment traité toute l'affaire de Saverne, et en particulier les deux épées de la décoration ; mais personne ne pourrait dissimuler l'étonnement causé à tous par la distinction conférée à l'ombraux officier. Elle est interprétée par toute l'Alsace-Lorraine comme une approbation de la conduite du colonel et comme une sorte de mise en demeure de nous incliner purement et simplement devant l'omnipotence militaire en laissant de côté tout ce qui est civil, lois, citoyens, administrations et le reste. Ce fait nouveau cause dans tout le pays une impression de mécontentement, de dépression et de défiance dont on ne saurait dire d'avance la mesure, la durée et tous les effets. Nous avons l'assurance, témoin toutes ses déclarations antérieures, que l'Empereur est rempli des meilleures intentions vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine, mais comme la dit M. Blumenthal, il faut se demander si l'Empereur est exactement informé. Là est pour nous le plus grand mal, là se rencontre pour nous la preuve des deux gouvernements et des deux influences occultes, là gît une des causes principales de la situation inférieure en laquelle on nous maintient et de la plupart de nos misères. Tant que nous n'aurons pas une Constitution complète et un gouvernement indépendant, nous serons des victimes, et nous devons, puisque nous n'avons pas d'autres ressources, en appeler à l'Histoire. H. C.

décoré le colonel von Reuter ! Je ne relèverai pas ici la verve cinglante avec laquelle M. Blumenthal a brillamment traité toute l'affaire de Saverne, et en particulier les deux épées de la décoration ; mais personne ne pourrait dissimuler l'étonnement causé à tous par la distinction conférée à l'ombraux officier. Elle est interprétée par toute l'Alsace-Lorraine comme une approbation de la conduite du colonel et comme une sorte de mise en demeure de nous incliner purement et simplement devant l'omnipotence militaire en laissant de côté tout ce qui est civil, lois, citoyens, administrations et le reste. Ce fait nouveau cause dans tout le pays une impression de mécontentement, de dépression et de défiance dont on ne saurait dire d'avance la mesure, la durée et tous les effets. Nous avons l'assurance, témoin toutes ses déclarations antérieures, que l'Empereur est rempli des meilleures intentions vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine, mais comme la dit M. Blumenthal, il faut se demander si l'Empereur est exactement informé. Là est pour nous le plus grand mal, là se rencontre pour nous la preuve des deux gouvernements et des deux influences occultes, là gît une des causes principales de la situation inférieure en laquelle on nous maintient et de la plupart de nos misères. Tant que nous n'aurons pas une Constitution complète et un gouvernement indépendant, nous serons des victimes, et nous devons, puisque nous n'avons pas d'autres ressources, en appeler à l'Histoire. H. C.

de fondement les nouvelles publiées par certains journaux relativement à une crise qui se serait produite au sein du cabinet anglais. M. Churchill ajoute qu'il faut accueillir avec défiance de telles assertions.

Les renseignements parvenus à Athènes assurent que dans huit ou dix jours les puissances remettront à la Grèce une note relative à la solution de la question des îles et de l'évacuation de l'Epire septentrionale, fixant le délai dans lequel la Grèce devra évacuer les régions occupées par les troupes grecques.

On signale l'arrivée à Constantinople de trois représentants d'un groupe financier venus pour négocier avec la Porte de grandes concessions de mines, de forêts et d'exploitations agricoles dans la plaine d'Adana, moyennant une forte avance au ministère des finances.

Le prince héritier Ferdinand de Roumanie est parti pour Berlin avec le prince Carol.

La grève des cheminots et chemins de fer Delaware et Hudson vient de se terminer à la suite du consentement de l'Union nationale à la réintégration des deux employés congédiés.

Chronique Générale

ALLEMAGNE

La Prusse et la Bavière. Comme il fallait s'y attendre, les paroles dépourvues de tact du général von Kracht et ses comparaisons déplacées sur la valeur des troupes prussiennes et le courage des troupes bavaroises, qui est subordonné à cette valeur, ont provoqué à Munich un très vif mécontentement. On les déclare ridicules et offensantes. Le gouvernement bavarois lui-même intervient dans la question sous une forme modérée, mais qui trahit cependant l'amertume d'une fierté offensée.

En même temps, le baron von Pechmann, un conservateur bavarois, se plaint d'une falsification de texte que le congrès prussien a commise à son détriment.

Le baron Pechmann avait écrit : « Je suis Prussien, mon de naissance, mais depuis longtemps par la fibre, choix de mon cœur. » Cette phrase de David Müller, jadis, au grand jamais, il ne pourra y souscrire. Au contraire, c'est par toutes les fibres de mon cœur que je reste attaché à ma patrie bavaroise, à la maison de mon roi, aux Wittelsbach.

Le président du congrès avait interrompu la lecture de cette phrase après les mots « de mon cœur », et il en a conclu qu'il y avait de bons Prussiens en Bavière.

Ce procédé incorrect, joint aux attaques grossières du général von Wrochem contre le Reichstag, provoquent à Munich une très vive indignation.

La Vossische Zeitung écrit : « Nous devons déplorer les attaques haineuses dirigées au Congrès prussien contre les Allemands du Sud ainsi que cette méthode nouvelle qui consiste à prétendre, par une exagération sans mesure, que la Prusse court le danger d'être « démolie » par l'Empire allemand. La conséquence de ces discours sera une augmentation de la méfiance entre la Prusse dans le reste de l'Empire, méfiance parmi les masses, méfiance parmi les gouvernements, et même parmi les cours.

« Nous croyons savoir qu'à la Wilhelmstrasse, on aurait toutes les raisons du monde de se demander où va conduire le mouvement qui vient d'être déchaîné. Croit-on que l'Empire allemand en sortira fortifié ? A l'étranger on va dresser les oreilles et se trotter les mains.

Le Courrier de Davière, organe du Centre bavarois, félicite le gouvernement bavarois de son attitude énergique. Il demande à la Gazette de l'Allemagne du Nord de ne pas prendre position en face des excès commis par le Congrès prussien après que sa sœur officielle de Munich, qui n'a pas épargné dans le temps à Berlin, les compliments aimables, vient de tirer l'épée avec tant de force :

« Ces messieurs prussiens, continue le Courrier de Davière, sont gâtés. Ils croient que l'on peut tout se permettre avec ces imbéciles de Bavarois. Leur particularisme le plus dangereux, d'après le prince de Bismarck, fait des progrès.

« On pourrait leur citer d'ailleurs, à propos de la bataille d'Orléans, le récit très exact fait par le général von Steinacker, où il décrit la panique des troupes prussiennes pendant la bataille de Gravelotte.

« Le général prussien ne comprend-il pas le caractère blessant de pareilles réminiscences ? Ne sait-il pas que c'est grâce à de tels incidents que jamais la barrière entre le Nord et le Sud, que l'on déplore si souvent, ne disparaîtra ?

« Le congrès prussien a été un jour néfaste dans l'histoire politique de l'Allemagne. » Les Münchener Neueste Nachrichten, organe libéral et prussophile, sont naturellement moins violents que le Courrier de Davière. Les Münchener Neueste Nachrichten traitent cependant sévèrement les paroles prononcées au congrès prussien contre le Reichstag et disent qu'elles relèvent plus du ridicule que de l'indignation.

Comment l'empereur Guillaume apprécie la situation en Albanie.

La Tägliche Rundschau, de Berlin, un des journaux que l'empereur lit quotidiennement, publie d'intéressants détails sur la façon dont le souverain envisage la candidature du prince Guillaume de Wied au trône d'Albanie. A plusieurs reprises et dans les termes les plus sérieux, l'empereur a déconseillé au prince de Wied d'aller en Albanie.

D'après ces renseignements, l'empereur considère le maintien de cette candidature comme une « aventure » où, selon toutes probabilités, le prince et sa famille risqueraient leur vie presque inévitablement. Il existe, en effet, des groupements d'Albanais qui ne permettraient en aucun cas à un prince étranger de régner en ce pays, et qui considéreraient comme un devoir national et un acte d'héroïsme patriotique d'aller jusqu'à l'assassinat de ce prince. On possède à ce sujet des renseignements très précis.

A ces arguments de l'empereur, qui ont été repris par le chancelier dans une conversation avec le prince de Wied, celui-ci a répondu qu'il considère de son côté comme un devoir d'accepter la mission que l'Europe lui a assignée dans un pays à ouvrir à la civilisation.

Cette manière de voir du prince est surtout appuyée par sa femme, née princesse de Schönburg-Waldenburg, qui est enthousiaste de la haute tâche civilisatrice qu'il attendrait en Albanie. C'est la tante du prince, la reine Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), qui a inspiré à sa nièce cet enthousiasme pour son futur rôle de souveraine albanaise.

Deux statistiques.

D'après une statistique officielle, qui vient d'être publiée, la criminalité augmente considérablement en Allemagne.

Il y a eu, en 1912, 581.187 condamnations contre 522.550 en 1911, soit une augmentation de 5,2 0/0.

Il résulte de la même statistique que, dans le même temps, la natalité a baissé dans des proportions jusqu'ici inconnues. En effet, cette fois, l'augmentation de la population n'est que de 1,4 0/0.

La criminalité augmente en même temps que l'immoralité. C'est fatal.

FRANCE

Mort du général Picquart.

LES SUITES D'UNE CHUTE DE CHEVAL. — LES DERNIERS MOMENTS DU GÉNÉRAL. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Le général de division Picquart, ancien ministre de la guerre, commandant le 2^e corps d'armée, est mort ce matin, un peu après cinq heures, à Amiens, des suites de la chute de cheval dont il avait victime il y a cinq jours.

C'est mardi dernier, qu'en se promenant à cheval, le général Picquart fut désarçonné. Le porte-fanion qui le suivait l'aida à se relever. Le général s'était fait une blessure assez grave à la tête ; une poche sanguine s'était formée, mais il ne crut pas utile de

rencontre, d'abréger les dernières heures de séparation. Si, c'était cela...

Alexis, voyant son fils inquiet, le prit dans ses bras, le garda sur ses genoux et, avec une tendresse expansive auquel le petit n'était pas habitué, il lui dit :

« Mon Rorick, mon doux trésor, je crois que nous allons tous deux au-devant du bonheur. — Oh ! père, que je suis heureux de te trouver ainsi. C'est si rare de te voir les yeux gais. Où allons-nous ? — A une incroyable réunion, mon chéri. Il s'est passé une chose inouïe, inimaginable, que je ne parviens qu'à peine à m'expliquer... et qui me rend fou de joie. — Il s'agit de maman ! s'écria l'enfant, illuminé. J'en ai rêvé toute la nuit. — Oui, tu te souviens de ton récent voyage en France ? — Très bien. — Tu m'as dit avoir rencontré une dame qui t'avait profondément impressionné. — En effet, elle me regardait avec de grands yeux si profonds, si tendres, comme le regard des portraits de maman... une apparition... — Tu la reconnais-tu ? — Oh ! oui, père, sans hésitation. C'est toujours son visage que je revois dans mes rêves ; c'est elle encore, toute cette nuit, qui était à mon chevet. — Je crois, mon Rorick, que Dieu va enfin nous dédommager de notre douleur passée... la douleur due à la haine de nos mortels ennemis... Tu t'en souviendras, Rorick... Et l'expliquera tout cela... En attendant, savoure l'heure qui va venir... et remercie Dieu... — Il nous rend maman ? — Je l'espère, mon chéri !... — Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... Rorick, éperdu, se mit à sangloter convulsivement, ses bras noués au cou de son père. Toute sa petite âme, privée si longtemps des tendresses auxquelles elle aspirait, montait à ses lèvres. Le pauvre éprouvait une émotion impossible à vaincre. Doucement son père caressait ses joues, essayait

ses yeux, en proie lui-même à une extraordinaire impression.

Le bonheur de l'influence féminine perdue et retrouvée se faisait déjà sentir... à distance. Alexis, le dur et sévère Alexis, était transformé. Nerveux, ému, il ne tenait plus en place, interrogant sans cesse l'horizon, la lunette du bord braquée dans les lointains d'où allait revenir l'aimée. Il perdait son ton autoritaire et bref... Il devenait bon, infiniment, tant l'attendrissement amollissait son cœur.

Les officiers du yacht s'en réjouissaient, sans devenir encore la cause de ce changement. Ils s'enhardissaient auprès du maître, souriant eux aussi. Pourtant, on n'était pas encore au but. Le père et le fils auraient voulu pousser le bateau, nager devant, plus vite... plus loin. Mais à quoi servirait de tant se presser ? Ils arriveraient sans doute les premiers. Et-Görel ne possédait pas l'impeccable machinerie du Brise-Lames ; il n'avait pas des ailes à ses mats, comme l'autre yacht impérial. Et puis, que de choses à craindre encore : accidents, maladies — et enfin déception. Si cette ressemblance inouïe allait les tromper ?... Oh ! ce serait affreux ! La mer était parfaitement calme. Une fois sorti des côtes, plus un souffle ne troublait l'harmonie du voyage. Rorick, sans cesse sur la passerelle, surveillait l'horizon. — Chaque fumée qui s'estompait dans l'horizon, il avait des sursauts du cœur. — Papa, allons au-devant de maman, suppliait-il. — C'est ce que nous faisons, mon enfant, pour la revoir plus vite notre aimée... Pourvu que le bateau qui la ramène ne soit pas déjà passé ! — Puis l'Empereur réfléchit que, vu la date de la dépêche, il ne pouvait être possible au navire d'avoir gagné si vite l'échelle de Kronitz. En conséquence, il donna l'ordre de remonter un peu au nord, afin de croiser dans les environs des îles Siamois et de voir où en était le blocus qui encerclait le domaine des Romalewsky. (A suivre.)

TRIOMPHE D'AMOUR

PAR RENÉ D'ANJOU

Son pas, le bruit de ses clefs, la mouvante lueur de sa lanterne, son ombre, passant fantastique sur le mur blanc, rappelaient Alexis à la réalité. Il se raidit, marcha, suivit le porte-flambeau à travers l'escalier de pierre situé derrière l'autel.

Au bas, une autre porte massive dut encore s'ouvrir. Puis, ils furent dans la chapelle souterraine. Là encore, une lampe de sanctuaire brûlait devant l'autel où se trouvaient enchaînées desseins, en un reliquaire de cristal, les reliques de saint Rome.

De chaque côté du cœur, des pierres de marbre, gravées de lettres d'or, marquaient la place des tombeaux de tous les anciens empereurs d'Alaxa et des impératrices. C'était la grande nécropole.

Ainsi que d'habitude, les deux derniers morts restaient exposés dans leur cercueil jusqu'au jour où un nouvel arrivant, prenant leur place, les ferait descendre au caveau définitif. La tête la bière d'Yvana. Alexis passa sur son front une main tremblante. Il se signa, très pâle. C'était l'heure décisive. Il allait sortir de là, navré — irrémédiablement désespéré et déçu — ou bien l'Aléluia du bonheur aux lèvres.

Il saisit la lanterne aux mains du sacristain, la leva haut, la posa sur le dessus du cercueil d'Yvana. Avec son mouchoir, il essuya la glace réservée, selon la coutume, à l'endroit du visage. La belle tête pâle était intacte sous la forêt de cheveux noirs, les mains jointes s'élevaient à demi par la petite ouverture.

Alexis contemplait ardemment ce spectacle : — Quoi ! elle n'a pas changé depuis si longtemps. Un éclair traversa son cerveau. Il saisit son sabre, enfonça la lame entre le couvercle et la boîte de chêne massif.

Il pesa... L'arme se brisa net. — Sire ! avait murmuré le sacristain scandalisé. — Aide-moi ! reprit l'empereur, tendant à l'homme le tronçon de l'arme, dévisse avec ceci les boulons. L'homme hésitait, craintif. Mais Alexis, avec l'autre moitié du sabre, commença lui-même le besogne. — Seigneur Dieu ! que faisons-nous ? gémissait le pauvre gardien d'église. C'est un sacrilège, pour sûr. Mais de ses doigts tremblants, il travaillait, obéissant quand même.

La sueur perlait au front des deux violateurs de sépulture. Ils avançaient cependant. D'un dernier effort, se servant du pommeau de son sabre comme d'un marteau, Alexis fit sauter le couvercle. Le gardien était tombé à genoux, se frappant la poitrine.

Sous l'œil angoissé de l'époux, apparut le corps de l'épouse, voilé d'un fin linéol. Aucune odeur ne se dégageait, aucune forme décharnée ne se dessinait. Alexis osa toucher... Le contact dur le surprit, il posa sur le visage deux doigts tremblants. Quoi ! Une substance lisse, solide, que son ongle éraillait.

Il tressaillit. D'un geste brusque, il arracha le linéol... puis frêmit des pieds à la tête... Une poupée de son se montrait intacte ! — Eclaircie mieux ! cria-t-il d'une voix tellement changée, que le sacristain affolé, épouvanté, en laissa tomber la lanterne qui s'éteignit, se brisa.

Puis à travers les tombes, le bonhomme s'enfuit, éperdu... Mais Alexis ne s'inquiétait plus de lui, il frottait une allumette trouvée dans sa poche, allumait les cierges de l'autel, revenant au cercueil, enveloppait ce simulacre de celle qu'il avait tant aimée... — Ah ! Dieu ! fit-il haletant, bouleversé, de joie... Ce n'est pas elle !... Ce n'est pas elle !... Elle vit !... Elle vit !... Et, éperdu, presque inconscient de sa brutalité

même, Alexis jetait sur les dalles cette odieuse poupée que lui avait coûté tant de larmes... Sa surexcitation s'accroissait, s'épuisait... — Ah ! de quel ex-voto, de quelles prières et de quels bienfaits pourrai-je jamais payer cette minute suprême ?

Et il ajouta : — Soyez maudits, Romalewsky de malheur, qui vous êtes joués de moi !... Je vais vous retrouver, maintenant ! Ses yeux s'emplissaient de larmes, larmes de folle ivresse... Son cœur battait à coups redoublés... Et cet homme si fier et si fort, éperdu d'émotion, s'éroula à genoux, près de l'autel... devant le cercueil vide, béant... Le flot d'adoration qui s'épancha de son âme ardente n'avait plus de mots humains.

XV LE ROVER

Au petit jour, un des yachts impériaux levait l'ancre. Il sortait du port à belle allure, par une mer houleuse et un vent debout : mais, sous forte pression, sa machine faisait tête seule, sans l'aide de voiles.

A bord, l'Empereur, debout sur la passerelle, jetait dans le vent des ordres brefs... Le capitaine, près de lui, regardait. Alexis, au sortir de la jetée, se retourna vers son officier.

— Droit sur Kronitz, à toute vitesse ! commanda-t-il. Ensuite, il descendit jusqu'à la cabine. Rorick, tout pâle, les yeux gros de sommeil, courut à son père en le voyant entrer.

L'enfant, enlevé brusquement de son lit, habillé en hâte, avait été, sans plus d'explications, transporté dans le bateau par ses gouverneurs, pendant que son père, qui ne s'était pas couché, expliquait rapidement à ses ministres l'urgence d'un voyage et leur donnait plein pouvoir de régir le gouvernement en son absence.

Cette urgence, n'était-ce point le désir fou de revoir plus vite l'absente — l'adorée — de voler à sa

rencontre, d'abréger les dernières heures de séparation. Si, c'était cela...

Alexis, voyant son fils inquiet, le prit dans ses bras, le garda sur ses genoux et, avec une tendresse expansive auquel le petit n'était pas habitué, il lui dit :

« Mon Rorick, mon doux trésor, je crois que nous allons tous deux au-devant du bonheur. — Oh ! père, que je suis heureux de te trouver ainsi. C'est si rare de te voir les yeux gais. Où allons-nous ? — A une incroyable réunion, mon chéri. Il s'est passé une chose inouïe, inimaginable, que je ne parviens qu'à peine à m'expliquer... et qui me rend fou de joie. — Il s'agit de maman ! s'écria l'enfant, illuminé. J'en ai rêvé toute la nuit. — Oui, tu te souviens de ton récent voyage en France ? — Très bien. — Tu m'as dit avoir rencontré une dame qui t'avait profondément impressionné. — En effet, elle me regardait avec de grands yeux si profonds, si tendres, comme le regard des portraits de maman... une apparition... — Tu la reconnais-tu ? — Oh ! oui, père, sans hésitation. C'est toujours son visage que je revois dans mes rêves ; c'est elle encore, toute cette nuit, qui était à mon chevet. — Je crois, mon Rorick, que Dieu va enfin nous dédommager de notre douleur passée... la douleur due à la haine de nos mortels ennemis... Tu t'en souviendras, Rorick... Et l'expliquera tout cela... En attendant, savoure l'heure qui va venir... et remercie Dieu... — Il nous rend maman ? — Je l'espère, mon chéri !... — Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... Rorick, éperdu, se mit à sangloter convulsivement, ses bras noués au cou de son père. Toute sa petite âme, privée si longtemps des tendresses auxquelles elle aspirait, montait à ses lèvres. Le pauvre éprouvait une émotion impossible à vaincre. Doucement son père caressait ses joues, essayait

ses yeux, en proie lui-même à une extraordinaire impression.

Le bonheur de l'influence féminine perdue et retrouvée se faisait déjà sentir... à distance. Alexis, le dur et sévère Alexis, était transformé. Nerveux, ému, il ne tenait plus en place, interrogant sans cesse l'horizon, la lunette du bord braquée dans les lointains d'où allait revenir l'aimée. Il perdait son ton autoritaire et bref... Il devenait bon, infiniment, tant l'attendrissement amollissait son cœur.

Les officiers du yacht s'en réjouissaient, sans devenir encore la cause de ce changement. Ils s'enhardissaient auprès du maître, souriant eux aussi. Pourtant, on n'était pas encore au but. Le père et le fils auraient voulu pousser le bateau, nager devant, plus vite... plus loin. Mais à quoi servirait de tant se presser ? Ils arriveraient sans doute les premiers. Et-Görel ne possédait pas l'impeccable machinerie du Brise-Lames ; il n'avait pas des ailes à ses mats, comme l'autre yacht impérial. Et puis, que de choses à craindre encore : accidents, maladies — et enfin déception. Si cette ressemblance inouïe allait les tromper ?... Oh ! ce serait affreux ! La mer était parfaitement calme. Une fois sorti des côtes, plus un souffle ne troublait l'harmonie du voyage. Rorick, sans cesse sur la passerelle, surveillait l'horizon. — Chaque fumée qui s'estompait dans l'horizon, il avait des sursauts du cœur. — Papa, allons au-devant de maman, suppliait-il. — C'est ce que nous faisons, mon enfant, pour la revoir plus vite notre aimée... Pourvu que le bateau qui la ramène ne soit pas déjà passé ! — Puis l'Empereur réfléchit que, vu la date de la dépêche, il ne pouvait être possible au navire d'avoir gagné si vite l'échelle de Kronitz. En conséquence, il donna l'ordre de remonter un peu au nord, afin de croiser dans les environs des îles Siamois et de voir où en était le blocus qui encerclait le domaine des Romalewsky. (A suivre.)

ses yeux, en proie lui-même à une extraordinaire impression.

Le bonheur de l'influence féminine perdue et retrouvée se faisait déjà sentir... à distance. Alexis, le dur et sévère Alexis, était transformé. Nerveux, ému, il ne tenait plus en place, interrogant sans cesse l'horizon, la lunette du bord braquée dans les lointains d'où allait revenir l'aimée. Il perdait son ton autoritaire et bref... Il devenait bon, infiniment, tant l'attendrissement amollissait son cœur.

de la plus vive sympathie. La mission militaire que le gouvernement de la République a bien voulu nous confier nous a rendu les plus signalés services. Elle a préparé et entraîné nos troupes. Elle a organisé, avec un ordre et une méthode au-dessus de tout éloge, le service sanitaire et celui de l'intendance du front fonctionnant desquels dépendent l'endurance et la santé des armées en campagne.

Comme ministre de la guerre, j'ai été à même d'admirer avec gratitude la science éprouvée, l'intelligence laborieuse et le dévouement sans limites dont ont fait preuve les généraux Eyraud et ses distingués collaborateurs. Nos officiers ont profité des conseils et de l'exemple de leurs camarades français. Beaucoup d'entre eux ont fait leurs études en France. D'autres ont, au moment, l'honneur et le plaisir de suivre les cours de votre Ecole supérieure de guerre. Nous sommes très obligés au gouvernement de la République de vouloir bien ouvrir si libéralement à nos officiers les portes de vos grandes Ecoles militaires.

Messieurs, si la reconnaissance des Hellènes pour la France pouvait comporter des degrés suivant les différents territoires grecs, celle de mon pays natal; le dernier né à la liberté, offrirait une nuance particulière d'affection. Car, durant ses longues luttes, la Grèce n'a trouvé nulle part ailleurs des amis plus sûrs, des défenseurs plus convaincus, des orateurs plus éloquentes.

Mais, j'ai un autre motif de vous témoigner ma gratitude personnelle. C'est pour l'appui moral très précieux que l'opinion française m'a si généreusement prêté durant ces dernières années, et plus particulièrement depuis le début de la crise balkanique.

Le journal moderne.

Sous ce titre, l'œuvre, publication parisienne, publie un article intéressant dont nous en détachons ces lignes :

« M. Louis Latzarus, l'un de nos meilleurs « grands reporters », vient de publier, dans la *Revue de Paris*, le début d'une très intéressante étude sur le « journal moderne ».

D'abord, il en fait l'histoire, depuis le jour relativement récent, — 1^{er} juillet 1836, — où M. de Girardin fonda la *Presse*. C'est ce jour-là que parut, sans rien de commun avec ses devanciers, le journal à 40 francs par an, précurseur du journal à un sou.

Le propre du quotidien moderne, ainsi créé par Girardin, c'est d'être constamment en déficit — et de combler ce déficit, non sans bénéfice, par la publicité. Son caractère, c'est l'absence volontaire d'opinions personnelles. Ceci vient de cela : le prix et le nombre des annonces étant en raison directe du nombre des lecteurs, il s'agit d'accroître ce dernier nombre sans limites : multiplications donc « les informations », puis-que c'est cela que demande le public, les informations scandaleuses et les faits divers, si c'est cela qu'il veut.

Pour le reste, suivons la note; paragonons ses avis : ses sentiments seront les nôtres, M. Poidatz, qui commença l'heureuse fortune du *Matin*, n'y professait-il pas, « comme théorie principale, qu'un journaliste doit dépeindre toute opinion et même toute sympathie personnelle » ? Ses successeurs suivent à peu près cette théorie.

M. Latzarus ne s'attarde pas à discuter ces conceptions. Il les accepte : elles ont fait leurs preuves. Et il nous introduit tout de go dans les bureaux — j'allais dire dans l'usine — où s'élabore un quotidien moderne. Il démontre devant nous les rouages, fait jouer les organes, travailler les « services ». De cette visite, on emporte l'impression que la presse actuelle est une industrie complexe, douée d'une force prodigieuse, mais aussi qu'en acquérant une puissance plus grande, en devenant dans l'Etat un « quatrième pouvoir », elle a changé de mission et n'a plus rien d'un « sacerdoce ». Elle n'a même plus guère de points de contact — malgré de brillantes exceptions — avec la littérature. Elle est avant tout « une œuvre sociale ».

On ne s'arrête pas à discuter ces conceptions. Il les accepte : elles ont fait leurs preuves. Et il nous introduit tout de go dans les bureaux — j'allais dire dans l'usine — où s'élabore un quotidien moderne. Il démontre devant nous les rouages, fait jouer les organes, travailler les « services ». De cette visite, on emporte l'impression que la presse actuelle est une industrie complexe, douée d'une force prodigieuse, mais aussi qu'en acquérant une puissance plus grande, en devenant dans l'Etat un « quatrième pouvoir », elle a changé de mission et n'a plus rien d'un « sacerdoce ».

Elle n'a même plus guère de points de contact — malgré de brillantes exceptions — avec la littérature. Elle est avant tout « une œuvre sociale ».

On ne s'arrête pas à discuter ces conceptions. Il les accepte : elles ont fait leurs preuves. Et il nous introduit tout de go dans les bureaux — j'allais dire dans l'usine — où s'élabore un quotidien moderne. Il démontre devant nous les rouages, fait jouer les organes, travailler les « services ». De cette visite, on emporte l'impression que la presse actuelle est une industrie complexe, douée d'une force prodigieuse, mais aussi qu'en acquérant une puissance plus grande, en devenant dans l'Etat un « quatrième pouvoir », elle a changé de mission et n'a plus rien d'un « sacerdoce ».

Elle n'a même plus guère de points de contact — malgré de brillantes exceptions — avec la littérature. Elle est avant tout « une œuvre sociale ».

ANGLETERRE

Un exemple de la renaissance catholique.

N'est-il pas curieux de constater l'accroissement de la vitalité catholique en Angleterre ? L'exemple que nous donne la ville de Manchester est saisissant : En 1860, cette ville possédait deux cathédrales ; en 1870, il y avait treize églises ; en 1880, cinquante ; en 1890, cent cinquante ; en 1900, deux cent cinquante. En outre, aujourd'hui, la capitale industrielle de l'Angleterre possède trente-deux églises catholiques qui suffisent à peine aux quatre-vingt mille catholiques qui les fréquentent.

(Temps.)

La semaine anglaise.

Le congé du samedi avait, jusqu'à présent, suffi, au bonheur des Anglais. Il leur avait même valu de désagréables surprises, puisque, pendant l'année 1913, des chantiers navals de Grande-Bretagne avaient dû refuser des commandes urgentes, parce qu'ils ne pouvaient obtenir de leur personnel l'engagement de travailler le samedi. C'est ainsi que les ordres pour la construction de quatre navires, passés d'abord en Angleterre, ont été exécutés en Belgique.

On constate actuellement à Londres, note le *Daily Mail*, une tendance à allonger le « week-end » de 24 heures, c'est-à-dire qu'au samedi, certains amateurs de foot-ball et de golf ajoutent le vendredi. Déjà les exploitants de salles de danse et de cinéma ont dû changer la date de leurs galas pour satisfaire aux goûts de cette clientèle qui arrive à chômer trois jours sur sept.

M. Rudyard Kipling, le barde qui ne cesse de sonner le réveil de l'énergie anglaise, ne manquera pas de renouveler ses virulentes apostrophes aux « tous en flanelle », pour qui le sport est tout, et le travail, l'accessoire !

ETATS-UNIS

L'enlèvement des ordures ménagères à New-York.

Le problème de l'évacuation des ordures ménagères est un des plus difficiles qui se posent dans une grande ville moderne. New-York se flatte de l'avoir avantageusement résolu. Elle produit bon an mal an quelque 350.000 tonnes de déchets, dont l'enlèvement lui a jusqu'ici coûté environ 50.000 dollars. Par l'effet d'un nouveau contrat passé avec un entrepreneur et qui vient d'être en vigueur, non seulement la Ville n'aura plus rien à payer, mais encore elle touchera 62.500 dollars pour 1914, 87.500 pour 1915, et 117.000 pour chacune des années suivantes, sans aucune charge de l'avoir à rassembler les ordures ménagères en 19 dépôts d'où l'entrepreneur les retirera à ses frais. Elles seront traitées par la vapeur d'eau sous pression dans des appareils qui, aux termes de la convention, ne devront donner ni odeurs ni dégagement de gaz délétères.

Il faut que l'entrepreneur attende un bien grand profit des graisses et autres sous-produits qu'il en extrait, pour s'être engagé à payer des redevances aussi fructueuses pour le budget de New-York.

Photographie PRILLOT
B, Avenue Serpenoise, 2.

ALSACE-LORRAINE

L'AFFAIRE DE SAVERNE

Le Reichstag et l'affaire de Saverne.

On mande de Berlin à la *Kölnische Volkszeitung* : « La prétendue action commune des progressistes, des nationaux libéraux et du Centre sur une fraktion de la ligue de détermination entre l'administration militaire et l'administration civile a échoué. Les progressistes déposèrent une motion ou un projet de loi relatif. Les nationaux libéraux ne s'y associèrent pas. Il est encore douteux qu'ils préparent même une motion. Dans tous les cas ils ne signèrent pas le projet de loi des progressistes. Le Centre se contentera d'une résolution. »

La discussion des nouvelles interpellations sur l'affaire de Saverne, déposées au Reichstag, n'aura pas lieu avant vendredi prochain.

La répercussion de l'affaire de Saverne dans le Wurtemberg.

Le groupe démocratique du Landtag du Wurtemberg a adressé la question suivante au gouvernement : « Dans le Wurtemberg, de même que dans d'autres Etats confédérés allemands, il s'est produit parmi la population, à la suite des incidents bien connus en Alsace-Lorraine, une inquiétude dans ce sens que le complet avec la possibilité que, dans le Wurtemberg aussi, l'exercice des pouvoirs de la police civile pourrait être occupé par les militaires. Le gouvernement complet-il dissiper cette inquiétude par un exposé de la situation de droit existant dans notre pays, ainsi que la chose a lieu en Bavière par le gouvernement de cet Etat ? »

Le groupe a déclaré vouloir se contenter d'une réponse par écrit à cette question.

Encore un procès à propos de Saverne.

Le parquet intente des poursuites à M. Kestler, rédacteur de l'*Elbsäcker* pour excitation ou incitation à un complot militaire. Il s'agit des divulgations faites par les trois recrues alsaciennes sur les incidents à l'intérieur de la caserne de Saverne; ces jeunes soldats, condamnés dans l'intervalle, avaient signé une pièce par laquelle ils confirmaient l'exactitude des faits signalés par l'*Elbsäcker*. Les débats de ce procès auront lieu au commencement du mois de février devant le tribunal correctionnel à Strasbourg.

Les procès civils contre le colonel von Reutter. Une série d'habitants de Saverne ont intenté au colonel von Reutter des procès en dommages-intérêts pour privation de liberté. On apprend que ces procès seront jugés dès la semaine prochaine ou la semaine suivante devant le tribunal régional de Saverne compétent en l'espèce.

La décoration du colonel von Reutter.

Au sujet de la décoration conférée au colonel von Reutter — la 3^e classe de l'Aigle rouge avec la cravate — il s'agit, d'après la *Neue Politische Korrespondenz*, d'une distinction revenant au colonel en raison de ses années de service et de son rang. Cette distinction n'a aucun rapport avec les incidents de Saverne; ceci résulte du fait que les propositions pour les décorations à conférer ont déjà été présentées au mois d'août.

Le *Berliner Tageblatt* dit que quelques autres décorations ont été distribuées à Saverne, mais pas aux magistrats qui ont déposé au Conseil de guerre.

Le colonel von Reutter à Montreux.

Les journaux de Montreux annoncent que le colonel von Reutter, que les incidents de Saverne ont fait connaître, est descendu pour un assez long séjour dans un hôtel de Montreux.

Le 99^e régiment d'infanterie.

Les officiers du 99^e régiment d'infanterie ont été déplacés d'exercices d'Oberhofen et de Bitche. A cette date le régiment serait transféré dans sa nouvelle garnison : celle-ci serait probablement Strasbourg. Quelques familles d'officiers qui étaient encore restées à Saverne, ont démissionné et quitté la ville.

Des pourparlers sont engagés au sujet du transfert d'un autre régiment à Saverne.

Les deux bataillons du 99^e régiment qui se trouvent à Oberhofen et à Bitche, ont beaucoup à souffrir du froid. Les troupes ne sont construites que pour la belle saison; l'état de santé des troupes laisse à désirer. La neige, en outre, gêne les exercices en plein air et les locaux font défaut pour le service à l'intérieur.

Un boycottage à Saverne.

On se souvient que Mme Evers, propriétaire d'un commerce de cigares à Saverne, a fait au cours du procès du colonel de Reutter une déposition très favorable au prévenu. D'après une information adressée à la *Rheinisch-Westfälische Zeitung*, il circule à Saverne une liste sur laquelle s'inscrivent ceux qui prennent l'engagement de ne plus acheter désormais de cigares dans le débit de Mme Evers.

Une exagération.

Suivant une dépêche adressée de Metz à la *Rheinisch-Westfälische Zeitung*, « la police n'aurait pas saisi, dans les librairies et les papeteries, moins de 40 modèles différents de cartes postales illustrées caricaturant d'une manière grossière le procès de Saverne et les militaires allemands. Les réserves qui ont été trouvées et qui ne provenaient que pour une petite part de la France, ont été confisquées. »

La *Lothringische Zeitung* est en mesure de constater sur la foi de renseignements pris en lieu compétent, qu'un seul propriétaire de magasin dans la rue des Jardins a été invité à enlever quelques cartes de la vitrine.

Une réunion de protestation socialiste à Strasbourg.

Le parti socialiste avait convoqué pour lundi soir une réunion publique, dans la salle de l'Aubette, à Strasbourg. L'ordre du jour portait : « Les jugements des conseils de guerre et les garanties de Doubs-Éschingen. » La réunion était bien fréquentée. M. Reiche, député au Reichstag, a parlé des incidents qui ont abouti à l'acquiescement des officiers de Saverne. Il a exprimé l'espoir que le Reichstag fera rentrer les militaires dans la limite de leurs attributions et a traduit l'indignation provoquée par la décoration accordée au colonel de Reutter. Il a réitéré ensuite les opinions émises au sujet de la situation par MM. Laband, Sahn et Ziegler, professeurs à l'Université. Puis il a fait une charge contre la réaction et le parti militaire, et a engagé les auditeurs à se tenir sur leurs gardes vis-à-vis des ennemis d'une Constitution libérale pour l'Alsace et l'Allemagne.

Un deuxième discours a été prononcé par M. Grunbach, de Paris.

L'assemblée a adopté une résolution formulant des revendications analogues à celles exprimées par la deuxième Chambre et réclamant la suppression des tribunaux militaires ainsi que la démocratisation de l'armée et de l'Etat.

Reunion de protestation à Carlsruhe.

La Société progressiste démocrate avait organisé avant-hier soir une réunion avec, à l'ordre du jour, des discours dont le thème était : « Que nous apprend l'affaire de Saverne ? » M. Benedey, député au Landtag, prit d'abord la parole pour protester, en sa qualité de bon Allemand, contre « la manière d'agir inconvenante d'un jeune lieutenant... Un large fossé, dit-il, s'est creusé entre la manière de voir du peuple allemand et celle des officiers. C'est là que réside l'immense danger. » Il a stigmatisé ensuite l'intervention de M. de Jagow et du Kronprinz, de nature à faire croire à une grande désorganisation intérieure.

M. Haas, député au Reichstag, a pris également la parole dans ce sens; une résolution demandant au Reichstag de défendre les droits du peuple a été votée à l'unanimité par une foule considérable qui a vivement applaudi les différents orateurs.

Election pour le Conseil général

CANTON DE VERNY

On nous écrit : C'est avec une vive satisfaction que les électeurs du canton de Verny ont appris par la voie du journal que M. Cabayot, propriétaire et cultivateur à Alémont, avait enfin accepté la candidature qui lui est offerte de tous côtés.

Dans la défense de nos droits au Conseil d'arrondissement et au bureau du Comice agricole, M. Cabayot avait déjà fait preuve de beaucoup d'habileté et d'un grand dévouement. Il est travailleur de la terre comme nous autres; il n'est pas fier et est accessible à tout le monde. La droiture de son caractère et son honorabilité nous offrent la garantie que jamais il n'abusera de ses capacités, de ses titres pour porter préjudice à qui que ce soit. Sa connaissance parfaite des deux langues le met à même de se passer d'intermédiaire pour faire ses rapports à la Présidence. M. Cabayot est donc tout indiqué pour remplacer le regretté M. Obelianne et pour défendre avec succès notre patrimoine au sein du Conseil général.

Le 8 février, nous irons tous aux urnes et nous voterons unanimement pour le candidat lorrain qui nous est proposé.

Un groupe d'électeurs.

Une élection au Conseil général dans le canton de Lorquin.

Nous recevons la lettre suivante qui contient des considérations fort judicieuses :

« Dans ce canton, deux candidats se trouvent en présence. Un journal local vient de faire un appel en faveur de l'un des candidats en faisant ressortir ses connaissances de la langue allemande. »

Nous considérons donc qu'il est bon de faire savoir aux électeurs qui pourraient l'ignorer, que le représentant du canton de Lorquin, dont la population est de langue française, a le droit de s'exprimer dans cette langue au Conseil général, comme ceux des autres cantons de langue française; il n'y a donc aucun motif de préférence sur ce point entre les deux candidats. »

Mais, à ce propos, nous nous permettrons même une réflexion :

Si, surtout en Lorraine, l'usage de la langue française doit être soutenu et protégé, ce que tout Lorrain sensé admettra, il est de mauvaise politique de se faire valoir, en pareille circonstance, de sa connaissance de la langue allemande, chose qu'on pourrait réserver pour une autre occasion.

Un vrai Lorrain; étranger au canton.

Inspection du bétail et de la viande de boucherie.

Durant l'année 1912 ont été soumis en Alsace Lorraine à l'inspection officielle : 3931 chevaux et autres solipèdes, 18993 bœufs, 5848 taureaux, 71124 vaches, 21052 jeunes bêtes bovines, 145894 veaux, 341697 porcs, 41541 moutons et 6958 chèvres. Comme impropres à la consommation ont été récusés : 80 chevaux et autres solipèdes, 24 bœufs et 4 taureaux, 14 taureaux, 538 vaches et 62 quartiers, 30 jeunes porcs et 10 quartiers, 17 moutons et 10 chèvres. Ont été admis conditionnellement : 35 bœufs et 56 quartiers, 9 taureaux et 14 quartiers, 109 vaches et 327 quartiers, 16 jeunes bêtes et 13 quartiers, 8 veaux et 23 quartiers, 153 porcs et 287 quartiers et 3 quartiers de mouton. Ont été déclarés de moindre valeur : 154 bœufs et 52 quartiers, 40 taureaux et 14 quartiers, 2741 vaches et 495 quartiers, 373 jeunes bêtes et 9 quartiers, 378 veaux et 21 quartiers, 481 porcs et 294 quartiers, 64 moutons et 14 veaux. Enfin 67 bêtes bovines ont été reconnues atteintes de ladrerie.

Calendrier. — Aujourd'hui, mercredi 21 janvier, vingt-et-unième jour de l'année. Lever du soleil : 7 h. 45; coucher : 4 h. 37. Lune : nouvelle, le 26. Fête du jour. — Sainte Agnès.

Il y a cent ans. — 21 janvier 1814. — Le général Durutte publie que le service d'activité militaire, que fait la garde nationale l'assimile à la troupe de ligne pour les honneurs ainsi que pour la discipline. Un corps de garde et une salle de police sont établis pour recevoir les délinquants. Tous les armuriers de Metz sont mis en réquisition pour la réparation des armes. On annonce une réquisition de 50.000 livres de lard pour le service des vivres.

La température. — La pression atmosphérique reste élevée sur le nord-ouest et l'est de l'Europe. Le vent est faible ou modéré des régions est sur les côtes de la Manche.

La température a monté dans nos régions. Elle était hier matin de : —35° à Spitzberg, 20° Christiania, 15° à Moscou, 8° à Besançon, 5° à Toulouse, 4° à Lyon et à Dunkerque, 2° à Paris, +4° à Nice, 9° à Alger.

Le temps va rester nuageux ou brumeux, avec température encore basse; quelques chutes de neige sont probables.

BULLETIN METEOROLOGIQUE

Observations faites par M. REMOISENET, à Metz.

BAROMETRE à 0°	TIERMOMETRE	VENT	TEMPS
20 jan. à 4 h. soir	739.1	— 4°	NE Couv.
21 jan. à 8 h. matin	742.9	— 3.8	N Neig.

Thermomètre. — Maximum du 20 : —0.5°; Minimum aujourd'hui : —4.0

EAU DES CARMES BOYER

souverain contre : Vertiges, Evanouissements, Maux de tête, Digestions pénibles, Dysenterie, Influenza, Congestions

Quelques gouttes sur un morceau de sucre ou une petite cuillerée en gros ou dans une infusion très chaude

Dépôt pour l'Allemagne : G. STAHLL, 26, rue Sainte-Marie, Metz

BOITE AUX LETTRES

N° 65. — 1^o L'administration a en tous temps, et surtout en temps de guerre, le droit d'expulser les étrangers.

2^o En transférant son domicile à l'étranger votre parente ne devra plus les contributions en votre nom que sur les biens situés dans le pays.

CHRONIQUE MESSINE

Le mot de « Wackes » coûte 30 M aux « Leipziger Neueste Nachrichten ».

Le 16 novembre, les *Leipziger Neueste Nachrichten* publiaient sous le titre « L'affaire de Saverne et les Français » un article de son correspondant parisien dans lequel, entr'autres attaques venimeuses contre la population alsacienne-lorraine, on pouvait lire celle-ci : « On prépare aux prédicateurs ambulants alsaciens de grandes réceptions et les ministres de la guerre (voyez Etienne) embrassent publiquement les « Wackes » qui de l'autre côté de la frontière se sont froités (*gerieben*) aux autorités allemandes et ont enfreint les lois. »

M. Jean, président du S. A. L., s'est trouvé visé et offensé par le terme de « Wackes », employé par la feuille saxonne et a intenté des poursuites en diffamation à M. Korsten, rédacteur responsable.

L'affaire est venue hier devant le tribunal des échevins, présidé par M. Saupier; MM. Federpsiel, conseiller municipal et Werdo, commerçant, tous deux à Metz, remplissaient les fonctions d'échevins. M. Jean était assisté de M. Béna. Les L. N. N. s'étaient fait représenter par M. Bieringer.

M. Béna motive la plainte. A Metz, dit-il en substance, un indigène se voit également obligé de recourir aux tribunaux pour demander réparation d'une injure lancée au loin. Il ne peut y avoir de doute que l'auteur de l'article visait M. Jean. Du moment qu'il a eu le courage de lancer l'offense, il aura également celui d'en prendre la responsabilité. L'offense ne réside pas seulement dans le mot « Wackes », qui est l'offense par excellence pour l'Alsacien-Lorrain, mais par l'expression du passage de la frontière.

On parle de ce « passage » comme de celui d'un gibier et cette expression intentionnelle donne une portée plus grave à l'ensemble de l'injure. Une peine sévère est de circonstance. Nous en avons assez de ces dénominations injurieuses et il convient de rendre ceux qui s'occupent si volontiers des choses de chez nous plus circonspects lorsqu'ils traitent de l'honneur des Alsaciens-Lorrains.

M. Bieringer trouve l'offense insignifiante puisque le journal n'est presque pas lu dans le pays; il parait dans un pays où M. Jean est totalement inconnu. Il conteste du reste que l'accusé ait songé à M. Jean en faisant allusion au « *Elbsäckerische Wanderprediger* ». Il lui semble plutôt qu'on ait visé des Alsaciens, sans doute MM. Wetterlé, Laugel ou Preiss. M. Jean n'est pas nommé et il n'est pas Alsacien. Le défendeur conteste toute portée infamante au mot « Wackes » qui veut simplement désigner les habitants des Vosges (Wassgau) mais par lequel on entend ceux qui sympathisent avec la France.

M. Béna objecte que d'après l'étymologie du mot celui-ci descend du mot latin *Vagar* qui a certes un sens infamant, que du reste il ne s'agit nullement dans cette affaire des opinions politiques de M. Jean.

Après une assez longue délibération le président déclare que le tribunal s'est efforcé de se tenir à l'écart de toute considération politique. L'auteur de l'article paru après les affaires de Saverne avait incontestablement que le mot « Wackes » avait une portée injurieuse. Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il visait également M. Jean, cependant il faut reconnaître qu'appliqué au plaignant, le mot avait un sens plus ironique qu'offensant. C'est pourquoi le tribunal estime une amende de trente marks suffisante.

L'accusé supportera en outre les frais de procès et M. Jean est autorisé à faire publier dans les *Leipziger Neueste Nachrichten* le dispositif du jugement.

La foire.

La commission des bâtiments et des finances s'est prononcée à l'unanimité en faveur du projet demandant que la foire se tienne, cette année, sur les places de la Comédie, de la Préfecture et de Chambre ainsi que sur le quai Félix-Maréchal. Les plans concernant la distribution des divers baraquements de la foire vont être immédiatement soumis au président de police aux fins d'examen et d'approbation.

Expulsions.

Pendant le mois de décembre 1913, M. le Président du département, à Metz, a expulsé du territoire d'Alsace-Lorraine 28 personnes de nationalité étrangères, savoir : 17 Italiens, 3 Autrichiens, 3 Luxembourgeois, 2 Français, 1 Hollandais, 1 Suisse et 1 Russe.

Loterie.

M. l'abbé Amann, archiprêtre de Saint-Vincent à Metz, a été autorisé à organiser une loterie au profit des pauvres de sa paroisse. Le nombre des billets, dont le placement est limité au département de la Lorraine, est fixé à 5000, au prix de 20 pf. le billet. Les lots consistent en dons d'une valeur de 50 pf. à 5 M.

Affaires militaires.

Hier est arrivé à la gare de Metz un fort contingent de réservistes à répartir entre les 17^e, 70^e, 97^e, 138^e, 160^e et 174^e régiments d'infanterie, à Sarrebrück, Forbach, Sarrebourg, Dieuze et Marange. Les réservistes viennent par train spécial du pays du Rhin et de la Westphalie.

La Société des sténographes système Gabelsberger

de Plantières Quéuleu a tenu jeudi dernier son assemblée générale annuelle à l'établissement « Zur Erlöhung », lieu habituel de ses réunions. Il résulte du compte-rendu de l'exercice écoulé que l'Association compte actuellement 55 membres. Les cours de sténographie ont été suivis avec beaucoup d'application et de zèle. Les cours des débutants qui compte 46 participants, a fait preuve d'une grande exactitude; aussi ses progrès méritent-ils d'être particulièrement signalés. Les cours de perfectionnement a également montré beaucoup d'entrain. En général, il y a lieu de reconnaître que la Société poursuit son but avec un ardeur qui fait honneur à son comité. A l'occasion du renouvellement du bureau, M. Piersich, secrétaire de 1^{re} classe a la mairie, dont le dévouement à tout ce qui intéresse le développement de l'Association est bien connu, a été réélu président à l'unanimité. Les autres membres du comité sont : MM. Fischer, Zwanzig, Siegfried, Ritter, Birtheil, Louis, Herberster, Kuge et Heiss. Avant de se séparer,

la Société a décidé de se retrouver dans le même établissement le 7 février prochain, pour commémorer par une fête de famille l'anniversaire de naissance de Gabelsberger.

Jeune voleur.

L'écolier Charles K., âgé de 14 ans, dont les parents demeurent rue du Champé, enleva de la caisse d'un boulanger de la même rue une somme de 250 M; l'affaire se passa samedi dans la soirée et comme, dans la journée, on avait aperçu le jeune K. rôdant aux environs de la boulangerie, les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur lui. La nuit suivante, la police arrêta le jeune voleur qui, sans hésitation, avoua sa mauvaise action. On croit qu'il aura agi ainsi à la suite de la lecture de mauvais livres.

Accident d'auto.

Avant-hier soir, l'auto 1227, dont le propriétaire habite avenue Serpenoise, a renversé, rue Sainte-Glossinde, le sculpteur Staff qui rentrait chez lui; les contusions reçues ne l'ont pas empêché de rentrer seul à son domicile à Montigny, mais il sera condamné à un repos forcé.

Incendie.

Avant-hier, peu après midi, les pompiers furent appelés rue de l'Evêché où un incendie venait d'éclater dans une mansarde de la maison n° 30. Les pompiers eurent vite fait d'éteindre le commencement d'incendie qui a dû être causé par des cendres encore chaudes jetées dans une caisse; les dégâts s'élevaient à 400 M environ.

Chronique des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Audience du 17 janvier.

Richard Koerner, 20 ans, apprenti tailleur à Thionville, inculpé d'un crime prévu par l'article 175 du Code pénal, est acquitté, faute de preuves suffisantes. Jugé à huis clos.

Adolphe Terbosch, 20 ans, ouvrier, sans domicile fixe, vole, le 22 février 1913, à l'auberge de Weiler à Illange, de concert avec trois autres complices ber à Illange, une somme de 500 M. Deux ans de prison. Il avait pu jusqu'à présent se soustraire aux poursuites de la justice en se réfugiant à l'étranger.

Un gaillard qui promet est cet écolier de 13 ans, Victor-Jean Heitz, de Metz, qui dans le courant des deux dernières années, se rendit coupable de plusieurs vols. C'est ainsi qu'il enleva de la caisse un magasin M., à Metz, une somme de 15 M; à la femme E., il enleva 5 M, au boulanger S. il déroba une cef et un paquet de bonbons. Il pénétra aussi par effraction dans le grenier d'un certain Welter, fit main basse sur une voiturette d'enfant et sur un vélo, qu'il revendit à un brocanteur pour 20 pf.

L'instigateur, entendu comme expert, déclare que l'enfant n'a pas le discernement voulu pour se rendre compte de la portée de ses actes. Le tribunal se range à cet avis et prononce l'acquiescement. Toutefois il ordonne l'internement du petit voleur dans une maison de correction.

NOUVELLES REGIONALES

De la campagne. — (L'hiver et le gibier.)

Le froid et la glace de cet hiver portent un grave préjudice au gibier, surtout à celui des forêts; bien que les forestiers et les gardes-chasses épandent de la nourriture dans les bois, on rencontre des lièvres et des chevreuils qui ont succombé au froid et à la faim. Par contre, les sangliers paraissent bien se trouver de cette température; dans la neige on relève des traces qui sont conclure à des solitaires pesants et de forte taille.

Vallée de la Moselle. — (12 degrés en dessous de zéro.)

On nous écrit : De différents côtés, et notamment quand nous allons à Metz, on nous demande : Eh bien, qu'est-ce qu'ils font par ce temps-là, les vigneronnes ? Mon Dieu ! ce n'est pas difficile, ils se reposent, puisqu'ils ne peuvent pas faire autre chose; pas plus main que ça, voilà !

Quant à la température on la trouve à souhait. Depuis trop longtemps